

////// CHANT.

On est heureux d'entendre interpréter en perfection par la délicieuse Élisabeth Schumann quelques beaux lieder de Schubert trop rarement chantés en France. Je veux parler de la suite op. 72 *Auf dem wasser zu singen* (A chanter sur l'eau), *Den Jüngling an der Quelle* (le jeune homme et la source), *Geheimer* (Le Secret) sur des vers de Goethe. Voix délicieuse, qui nuance si finement le discours poétique et donne l'accent aux moindres intentions du musicien (DA. 1521).

Notre sympathique et grand chanteur Panzéra interprète l'*Horizon chimérique* de Gabriel Fauré, comme il le créa jadis en présence de celui-ci, souvenir inoubliable pour moi comme pour tous ceux qui l'ont entendu. *La Mer est infinie, Je me suis embarqué, Diane Seléné, Vaisseaux, nous vous aurons aimés...* J'entends encore Gabriel Fauré me parlant avec tant d'émotion des vers inconnus de moi de La Ville de Miremont qu'il venait de rendre immortels... (DB. 5009).

Le grand film nègre *The green Pastures* a rendu célèbre dans le monde entier Paul Roberson depuis longtemps connu et admiré en Amérique où j'entendis ses premiers disques en 1929. Quel admirable chanteur et quel artiste ! J'eus le plaisir de passer une soirée avec lui, il y a quelques années et je me rappelle ma surprise de trouver une si forte culture chez ce jeune homme dont la voix miraculeuse m'avait d'abord enchanté, mais que je n'imaginai pas en possession de tant de diplômes universitaires, je l'avoue.

Voici, fort bien enregistrés, un certain nombre d'airs tirés du film fameux :

Go down, Moses. — I stood on de ribler.

Peter, go ring dem bells (K. 7824).

Git on board, lil' Chillun — Dere's no hidin' place.

Oh! Rock me, Julie. — Oh! Didn't it rain (K. 7823).

Henry PRUNIÈRES.

////// MUSIQUE LEGERE.

Grand-papa va au bal musette et *Ah! quelle vie qu'on vit* ne me semble pas rentrer parmi les chefs-d'œuvre du répertoire de Georgius (POL 512.746).

Tom Waltham et son orchestre édite chez Polydor *Barbe Bleue* et *Rran plan, plan, fox-trott* (512.547), Cabb Calloway publie chez Brunswick : *Save me Sister* et *I love to sing* (A 500.656) et Jimmie Lungerford *Babs* et *I'm nuts about screwy music* (A 505-055).

Henry PRUNIÈRES.

Chronique du Cinéma

////// L'ESCADRON BLANC

Aujourd'hui la présentation d'un film remplace dans la vie sociale les générales d'« avant-guerre ». On y retrouve appuyées sur leur béquille les élégantes d'autrefois, et malgré que les ans aient givré leurs tempes et que les rides perverses se dessinent au coin de l'œil elles consentent à se lever matin pour montrer encore une fois la grâce

de leurs petites manières. La salle est comble bien avant l'heure elle sent le bain tiède et le tabac anglais ; un petit fox-trot qui semble nazillé par un éléphant, fait pleuvoir des syncopes sur le gôtha. Tout le monde est en joie ; c'est qu'il s'agit d'un film dont on sait déjà la merveilleuse architecture et qui vient d'Italie.

La présentation de l'Escadron Blanc ne me tentait guère, j'ai toujours au fond du cœur une méfiance des élucubrations artistiques de nos frères latins ; la multiplication de leurs effets, leur verbe emphatique, une exagération des sentiments mis en lumière comme s'ils en étaient les propriétaires exclusifs m'a toujours choqué et aucun échos de leur production ne trouve de correspondance chez ceux dont la sensibilité s'émeut davantage de la rigoureuse ordonnance des formes, du dépouillement, de la simplicité d'une esthétique.

Cette fois je dois avouer ma surprise « L'Escadron Blanc » est de tous les films de l'année celui qui contient le plus d'art et dont l'émotivité trouve sa cause dans l'âpreté du paysage plutôt que dans le bref canevas, petite broderie tiré du Roman de Joseph Peyré, pour satisfaire au goût du public. Le scénariste nous conduit aux postes avancés du désert de Lybie, dans ces sites mouvants cuits et recuits par l'implacable soleil, il nous raconte la vie d'une poignée de méharistes aux prises avec la soif, le Simoun, la chaleur, et les nomades. Le drame militaire que l'on sait quotidien se déroule lentement, l'avance de la Compagnie à travers les sables ne va pas sans avatars ; pistes détruites, dunes de sable déplacées par le vent, tempête dont les tourbillons hurleurs brouillent les paysages, les hommes et les bêtes enveloppant les choses et gens d'un suaire gris et or.

On aimerait parfois pour tromper son angoisse que l'action se précipitât, mais il semble qu'un souci d'exactitude ait poussé le metteur en scène à la ralentir, ce qui confère au film une sorte de grandeur, de noblesse. Entre deux épisodes une théorie d'images miraculeuses se succèdent à l'écran ; le soleil joue son rôle dans ce documentaire éclairant d'une lumière étrange, le défilé des méharistes, dans les sables. L'ombre des bêtes s'étend gigantesque jusqu'à l'extrême limite du champ de vision ; à l'heure du midi, la chaleur, la lumière leur font vibrer les sables et le soleil vertical rétrécit les ombres semblables aux pieds des méharis à une petite écharpe bleue...

Ces visions d'une Afrique brûlante, de cette Afrique mystérieuse aux confins extrême de l'Islam sont d'une réalisation jamais atteinte et nous paraissent si vraies que ma voisine s'est arrêtée de fumer, elle tire de son réticule un petit mouchoir dont le parfum nous ramène à Paris, s'éponge le front, je devine qu'elle me demandera bientôt de lui laisser un peu de place pour épousseter sa robe poudrée par le Simoun.

Le scénario de ce saisissant documentaire n'ajoute rien ou pas grand chose, le voici dans toute sa simplicité :

Un jeune officier de l'Armée Italienne est follement épris d'une dame de l'aristocratie romaine, mais elle le lasse, le désespère par sa coquetterie. Après une scène de rupture, il demande à partir aux colonies d'Afrique pour trouver dans l'action et la solitude des sables l'oubli de son chagrin. Le voici dans la nuit au poste désigné, il y subit la mauvaise humeur de son capitaine, très méfiant à l'endroit de ce jeune homme élégant et mélancolique, ce sentiment durera peu ; à la première sortie le novice de la vie saharienne fera preuve des plus héroïques qualités, il fermera les yeux de son chef tué dans une escarmouche et reviendra au poste en tête d'une compa-

gnie décimée. Son amie repentante, et touriste audacieuse, lui demande son pardon, mais, lui, conquis par l'ardeur de sa vie nouvelle ne se laisse pas prendre à ses larmes, devenu un autre homme il restera seul à son poste de commandement.

Les acteurs de ce film sont admirables de vérité sobrement exprimée ; on dit d'ailleurs qu'ils ne sont pas des professionnels de l'Écran ; ce qui me laisse partager cette opinion que le cinéma, art neuf, peut ne pas s'embarrasser de formules déjà éprouvées. Au cours de l'action nous assistons à un concert donné par Molinari, vous l'avouerez, c'est l'artiste qui bouge le plus et il n'est là que pour un bref épisode.

M. Victorio Rietti a écrit pour accompagner « L'Escadron Blanc » une partition très pittoresque ; celle qu'il fallait, je ne lui reprocherai que d'être un peu rude, trop enfermée dans un carré, mais la matière musicale est solide, nette et d'un lyrisme sobre.

« L'Escadron Blanc » a été conçu d'après le beau livre de Joseph Peyre. Il est dommage que l'initiative d'une aussi somptueuse réalisation cinématographique vienne de l'Étranger ; mais si cela chatouille désagréablement notre orgueil, il faut tout de même se féliciter de ce que le livre d'un écrivain de chez nous ait pu provoquer l'enthousiasme de Augusto Genina et lui fournir le plus beau prétexte à l'édification d'un chef-d'œuvre.

Pierre LUCAS.

Les Livres

ARTHUR DANDELLOT : PETITS MEMOIRES MUSICAUX. (Edition de la Nouvelle Revue) avec 23 photographies hors texte.

Quand ils sont écrits avec simplicité, sans un souci — qui trop souvent n'est qu'un fallacieux mirage — de faire œuvre littéraire, sans manifester une volonté, — toujours antipathique — de prendre une attitude, de vouloir se rendre intéressant, les mémoires sont non seulement les plus utiles documents auxquels peuvent puiser les historiens, mais les ouvrages les plus vivants, les plus intéressants qui soient.

Après ceux du regretté Jacques Durand qui montrèrent sous un jour nouveau ce qu'est, ce que peut être un éditeur de musique, c'est-à-dire un ami, un animateur, souvent un bienfaiteur, toujours un collaborateur des artistes qui lui confient et dont il accepte de prendre les intérêts, les mémoires de M. Arthur Dandelot nous dévoilent certains secrets du métier d'organisateur de concerts qui dissiperont bien des préventions et des malveillances. Ce n'est pas que M. Dandelot fasse un plaidoyer en faveur de la profession qu'il exerce ; il fait mieux que cela : il nous donne mille témoignages de son amour de la musique et de la sollicitude affectueuse qu'il a sans cesse témoignée aux compositeurs et virtuoses dont il a eu à s'occuper.

En sa qualité d'intermédiaire, l'organisateur de concerts passera toujours aux yeux de la foule pour un exploiteur. Pour être juste, il faut convenir qu'il ne l'est pas davantage, par la nature de son rôle social, que le banquier, l'avocat, le notaire ou le marchand. De plus, sa situation est rendue fort ingrate du fait que la demande est loin d'être égale à l'offre et que le « producteur » — en l'espèce il s'agit de l'ar-